

Table des matières

Introduction	5
Chapitre I : L'histoire de Lyon	6
Chapitre II : Lyon à la fin des Années Folles	34
Chapitre III : Autour de Lyon	102
Chapitre IV : Histoire mystique et ésotérique de Lyon	150
Campagne : Noces lyonnaises	186
Les écrits perdus de Simon de Phares	190
Ouroboros	200
Sabbats mondains	214
Devant l'autel de la Grande Mère.....	232
Annexes	244
Postface	253
Index	255
Bibliographie	256

Chronologie

- Néolithique : présence des premiers hommes sur la rive droite de la Saône
- 500 av. J.-C. : contacts commerciaux entre les habitants de la région et les Grecs
- 58-50 av. J.-C. : Guerre des Gaules ; les troupes de César établissent peut-être un camp militaire sur le site de Lyon
- 44 av. J.-C. : les Romains sont chassés de Vienne par les Allobroges
- 43 av. J.-C. : Lucius Munatius Plancus fonde la *Colonia Copia Felix Munatia Lugdunum*
- Vers 20 av. J.-C. : Agrippa organise le réseau routier de la Gaule
- Vers 16-13 av. J.-C. : Auguste fait de Lyon la capitale de la Lyonnaise
- 12 av. J.-C. : première réunion des notables gaulois pour célébrer le culte de Rome et d'Auguste
- 10 av. J.-C. : naissance de Claude à Lyon
- 19 : construction de l'amphithéâtre
- 40 : en visite à Lyon, Caligula fait donner des jeux à l'amphithéâtre
- 48 : discours de Claude devant le Sénat romain
- 65 : incendie de Lyon
- 68 : les Viennois assiègent la ville
- 160 : inauguration d'un sanctuaire de Cybèle
- Vers 177 : persécution des chrétiens
- 197 : bataille de Lyon
- 353 : suicide de Magnence
- 383 : assassinat de Gratien
- 392 : Eugène est désigné empereur
- Vers 476 : les Burgondes pénètrent à Lyon

Lyon antique. Vue géométrale prise sur une ligne parallèle au cours du Rhône

L'Antiquité

Avant les Romains

Contrairement à ce qui a longtemps été écrit, l'histoire de Lyon ne débute pas avec la fondation de la colonie romaine. Certes, sa région ne se caractérise pas par une grande richesse préhistorique : la rareté des abris et l'avancée des glaciers ont été peu propices à l'installation humaine. Des traces d'habitat découvertes dans les monts d'Or indiquent qu'elle ne remonte probablement qu'à 350.000 ans, tandis que les dragages de la Saône, nombreux depuis le XIX^e siècle, ont révélé l'existence d'établissements à Anse durant le moustérien récent.

Les vestiges datant du néolithique et de l'âge du bronze sont plus nombreux : des découvertes ont été faites à Sérézin, à la Guillotière, à Ternay ou à Vernaison. Pour Lyon, les restructurations du quartier de Vaise menées depuis les années 1980 ont montré la présence des hommes au néolithique, au moins sur la rive droite de la Saône. Des habitats et des tombes ont par ailleurs été repérés, et l'on sait qu'en 500 avant J.-C. les ancêtres des Lyonnais étaient en contact commercial avec les Grecs par l'intermédiaire de Marseille. Enfin, des fouilles menées à Fourvière ont montré l'existence de fossés défensifs antérieurs à 43 avant J.-C. À cette époque, la région lyonnaise appar-

tient au territoire des Ségusiaves, à l'exception de sa partie sud (de Givors à Condrieu) dépendant de celui des Allobroges.

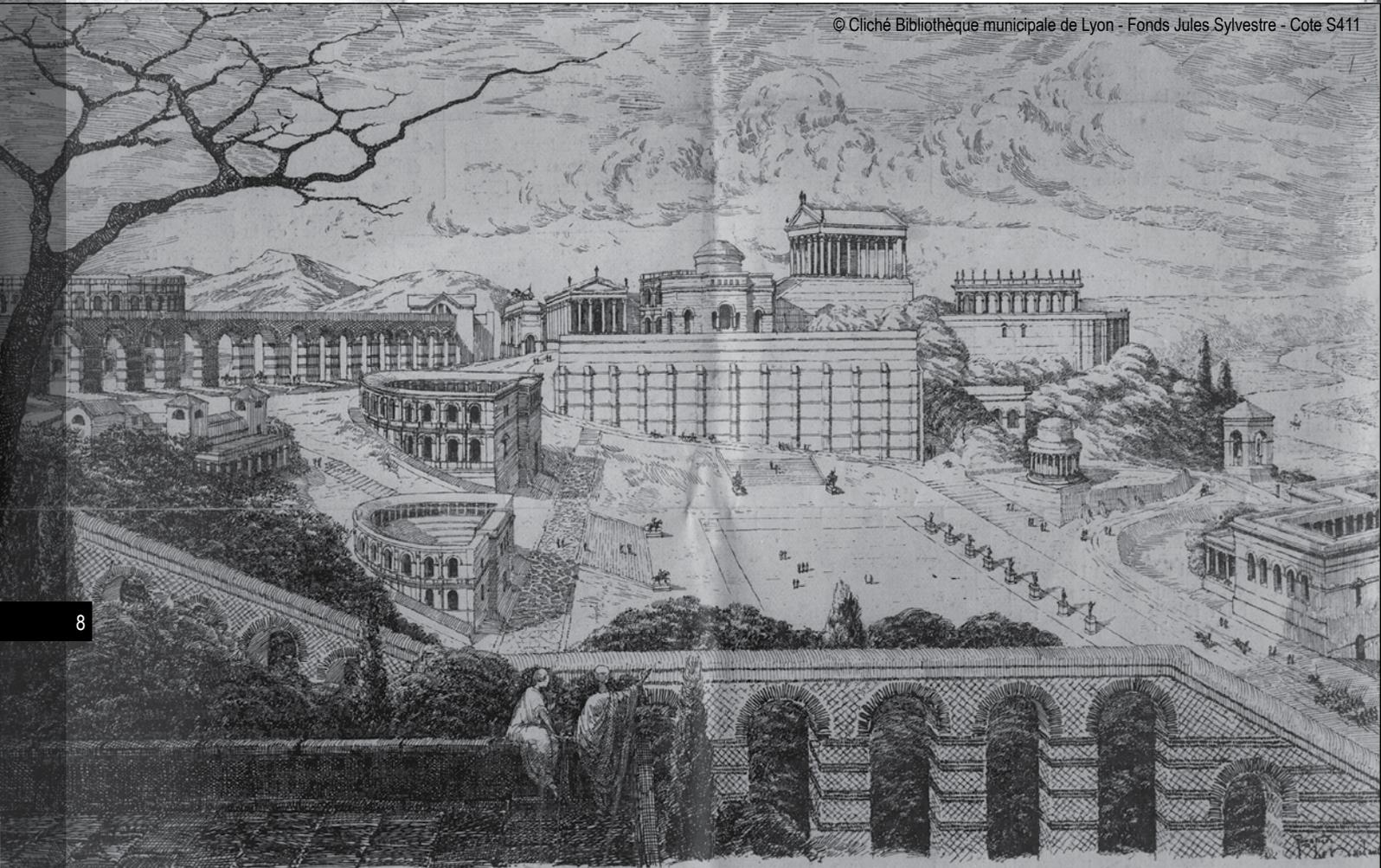
La colonie romaine

De la colonie à la capitale des Gaules

L'époque gallo-romaine est beaucoup mieux connue et de nombreuses sources nous informent à son sujet : les historiens Dion Cassius, Tacite ou Suétone et le géographe Strabon nous ont transmis de précieuses informations, à l'instar des témoignages épigraphiques (des textes gravés sur la pierre ou le bronze) et des vestiges archéologiques. Ce patrimoine a été durement touché au fil des siècles : réemploi de matériaux pour la construction de nouveaux bâtiments, alimentation des fours à chaux, pillages... Malgré tout, les fouilles et les travaux menés par les Lyonnais sont anciens et, par bien des côtés, exemplaires.

Il se peut que les armées de César aient établi un camp sur le territoire de Lyon. C'est en tout cas ce que laissent entendre certains textes, mais aussi le nom de *Canabae* (qui désigne un ensemble de baraquements liés à un camp militaire) porté, sous le Haut-Empire, par ce qui deviendra le quartier d'Ainay. Toutefois, l'histoire de Lyon comme cité débute en 43 avant J.-C. Désireux de maintenir loin d'Italie des militaires qui pour-

© Cliché Bibliothèque municipale de Lyon - Fonds Jules Sylvestre - Cote S411



Des médecins célèbres

Amédée Bonnet



Né à Ambérieu-en-Bugey le 19 mars 1809, mort à Lyon le 1^{er} décembre 1858, Amédée Bonnet fut reçu chirurgien-major, à l'unanimité, au concours de 1833 et exerça ses fonctions jusqu'au 31 décembre 1843. Professeur à l'École de médecine (1839), président de la Société de médecine et

de l'Académie de Lyon, administrateur du Dispensaire, il devint correspondant de l'Institut (1855) et membre associé de l'Académie de médecine. Considéré comme un rénovateur en matière de chirurgie articulaire, il inventa notamment une gouttière servant à soigner certains types de fractures. Il eut également une œuvre littéraire : il fut l'auteur d'éloges (Viricel, Alphonse Dupasquier, Gensoul) et publia *De l'oisiveté de la jeunesse dans les classes riches* (1857), texte dans lequel il évoque l'importance du travail pour la santé et la morale. Véritable célébrité, ses funérailles rassemblèrent plus de 40.000 personnes selon la presse ; en 1862, une statue (par Guillaume Bonnet) lui fut élevée dans l'une des cours de l'Hôtel-Dieu où il travailla ; enfin, son nom fut donné à une rue du 6^e arrondissement.

Claude Bernard



Si Claude Bernard (1813-1878) est reconnu comme le principal initiateur de ce qu'on appelle la « révolution physiologique », on sait beaucoup moins que c'est à une tout autre carrière qu'il se destinait originellement. Issu d'une modeste famille de vignerons, il naquit à Saint-Julien, près de Villefranche, dans le Beaujolais. Installé à Lyon à l'âge de 19 ans, il devint, pour vivre, préparateur chez l'apothicaire Millet. Pendant ses heures de liberté, il s'intéressa au théâtre, écrivant un vaudeville, *Rose du Rhône*, qui sera joué dans la ville, puis une tragédie, *Arthur de Bretagne*, qu'il espérait voir représentée dans la capitale. Aussi gagna-t-il Paris en 1834 mais, face au mauvais accueil que lui réserva la critique, il finit par se tourner vers des études de médecine. Externe (1837) puis interne (1839) des Hôpitaux de Paris, il entre dans le service du professeur Magendie, à l'Hôtel-Dieu. Magendie aura une très grande influence sur Claude Bernard qui devint son préparateur au Collège de France (1840) avant de reprendre son enseignement (1847) et finalement d'obtenir la chaire qu'occupait son maître à la mort de celui-ci (1855). S'en suivit une immense carrière : Claude Bernard fut membre de l'Académie des sciences (1854), de l'Académie de médecine (1861) et de l'Académie française (1869) ; il fut titulaire d'une chaire à la Sorbonne (1854), au Collège de France et au Muséum d'histoire naturelle ; il devint même sénateur en 1869. À sa mort, à l'instigation de Gambetta, on lui vota des funérailles nationales ; la même année, son nom fut donné à un quai du 7^e arrondissement de Lyon.

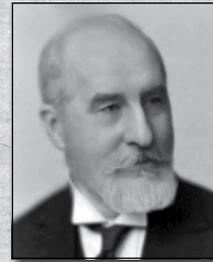
Louis-Xavier-Édouard-Léopold Ollier

Né aux Vans (Ardèche) le 2 décembre 1830, mort à Lyon le 25 novembre 1900, Ollier passa sa thèse inaugurale à Montpellier en 1856. Dès l'année suivante, à Lyon, il commença les recherches qui l'occupèrent sa vie durant sur le périoste et les résections sous-périostées. Désigné major de l'Hôtel-Dieu en 1860, il fut installé trois ans plus tard, à la mort du docteur Beaumès. À la création de la Faculté de médecine de Lyon (1877), il en devient professeur. En 1890, il partagea la présidence du Congrès mondial de médecine de Berlin. En 1899, il découvrit la *dyschondroplasie* ou « mal d'Ollier ». Aussi doué pour l'enseignement que pour la pratique de la chirurgie, il jouissait d'une réputation mondiale. Ses funérailles furent de grande ampleur et, près de la Faculté, sur la place qui porte son nom, une statue lui fut élevée.

Antonin Poncet

Né à Triviers-sur-Moignans (Ain) en 1849, mort à Lyon en 1913, Antonin Poncet étudia la médecine dans la capitale des Gaules et à Paris. Revenu entre Saône et Rhône, il exerça notamment comme chirurgien à l'Hôtel-Dieu puis, en 1890, devint professeur de clinique chirurgicale à la Faculté de médecine. Sa réputation est toujours grande parmi ses pairs, notamment grâce à ses importantes recherches sur l'actinomycose. Après son décès, son nom a été donné à l'ancienne place de la Charité, dans le 2^{ème} arrondissement.

Saturnin Arloing



Né à Cusset (Allier) en 1846, mort à Lyon en 1911, Saturnin Arloing, docteur en sciences naturelles et en médecine, commença sa carrière comme chef de travaux à l'École vétérinaire. Un temps professeur à Toulouse, il revint à Lyon pour enseigner à l'École vétérinaire ; il en devint par la

suite directeur et enseigna la médecine expérimentale à la Faculté. Correspondant de l'Institut, membre associé de l'Académie de médecine, il publia de nombreux travaux, dont une partie en collaboration avec le professeur Chauveau. À sa mort, une portion du quai de Vaise prit son nom.

Mathieu Jaboulay



Né à Saint-Genis-Laval en 1860, mort dans l'accident ferroviaire de Melun en 1913, Mathieu Jaboulay devint docteur en 1886 puis, très rapidement, agrégé d'anatomie. À l'Hôtel-Dieu, il fut l'auxiliaire d'Antonin Poncet. Nommé chirurgien des hôpitaux en 1892, il succéda dix ans plus tard

à Ollier en devenant titulaire de l'une des chaires de cliniques chirurgicales. Sa réputation dépassa les frontières françaises et l'on vint de loin pour être opéré par ses soins.

Lyon et son économie

Sur le plan économique, l'automobile reste active dans un premier temps. En 1901, Marius Berliet déplace ses activités à Monplaisir puis, entre 1915 et 1917, alors que la guerre entraîne la multiplication des commandes de camions, il fait construire l'immense usine de Vénissieux

qui abrite machines-outils et chaînes de fabrication. Mais l'industrie automobile lyonnaise est rapidement supplantée par la concurrence parisienne : seule la production de poids lourds persistera. En revanche, d'autres activités s'avèrent durables. Grâce à sa proximité avec les Alpes, Lyon a vite une part dans le déve-

Une municipalité dynamique

La Foire n'a fait que développer le caractère de capitale régionale qui est depuis longtemps celui de la ville aux larges quais. La municipalité de Lyon a toujours été extrêmement entreprenante, chose qui surprend dans un cadre d'aspect vétuste et conservateur. On ne compte plus les créations municipales, surtout depuis le principat du maire Édouard Herriot ; œuvres d'ins-truction, œuvres de bienfaisance, œuvres de salubrité publique, il ne se passe pas de trimestre sans qu'on en voie éclore quelqu'une. On a pu consacrer tout un livre aux « œuvres de guerre de la municipalité lyonnaise », il en faudrait plusieurs pour parler des établissements d'instruction pratique, professionnelle, technique, agricole consacrés par le temps ou au contraire éclo-s dans la joie de la création et l'effervescence des idées nouvelles : école de la Martinière (garçons et filles), parc-école d'agriculture de Cibeins, école technique supérieure de jeunes filles, conservatoire de musique,

Les conséquences de la guerre sur l'industrie lyonnaise

La grande guerre a eu sur l'industrie lyonnaise une influence plutôt favorable. Elle a multiplié les usines et développé les fabrications, surtout pour la métallurgie, la construction automobile, les fabrications chimiques. Celles-ci ont pris un essor que l'on n'aurait pu prévoir. Dis-tillation de la houille, improvisation des produits colorants et pharmaceutiques jusque-là importés d'Allemagne, fabrica-tion de produits chimiques de guerre, tout cela s'ajoutant aux anciennes industries chimiques lyonnaises, a donné à certains quartiers l'aspect des villes d'usines améri-caines. C'est le cas notamment des faubourgs suburbains de Vénissieux et de Saint-Fons, qu'on ne traverse plus aujourd'hui, la nuit surtout, sans être saisi du sentiment d'honneur admirative que donnent les grandioses laideurs de la production industrielle. La soierie, après avoir subi un fléchissement appréciable, a vu à sa grande surprise son chiffre d'affaires augmen-ter. C'est une conséquence de l'enrichissement factice déterminé par la guerre en Angleterre, aux États-Unis,

école des beaux-arts ; ils s'ajoutent aux établissements officiels, comme l'Université, dont la Faculté de méde-cine possède une réputation mondiale très justement méritée, l'école de commerce, l'école vétérinaire, et aux établissements d'initiative privée comme l'admirable Société d'enseignement professionnel du Rhône. La guerre a naturellement déterminé l'arrivée à Lyon d'un surcroît de population, que bariolaient étrange-ment les Kabyles, Marocains, Annamites, Chinois amè-nés à flots dans les usines. Pour le lendemain de la paix, on pense à moderniser complètement l'aspect de la ville, et tout un plan d'« architecture urbaniste » est déjà sur pied pour la doter de boulevards, de monu-ments, d'avenues, de parcs, autour de l'immense port fluvial en construction et du noyau de vieilles, hautes et tristes maisons que restera toujours le vieux Lyon.

Géographie Universelle Quillet

en Argentine, en Espagne, sans compter la France elle-même ; tous ces pays ont fait une consommation de soie très supérieure aux moyennes d'avant-guerre, et cela mal-gré l'élévation des prix. D'ailleurs, sur le marché français, la soie a bénéficié de l'arrêt de production des lainages et de l'élévation de leurs prix. Un certain nombre de fabricants de lainages du Nord, dépossédés de leurs usines par l'invasion, mais restés en possession de quelques stocks et surtout de leurs relations commerciales, ont pu continuer dans une certaine mesure leurs fabrications en les trans-portant à Lyon. Libéralement, Lyon a, peut-on dire, accueilli les industries réfugiées au même titre que les familles. Un assez grand nombre de métiers à soie lyonnais se sont adaptés à la fabrication des lainages légers de Roubaix et Fourmies. On peut même penser qu'il y aura là un essaimage définitif, car certaines maisons lyonnaises de tissage ont monté de toutes pièces à grands frais tout le matériel nécessaire aux longues et difficiles préparations que la laine exige avant d'être tissée. Il y a, dans cette transplantation d'industrie, une curieuse conséquence géographique de la guerre.

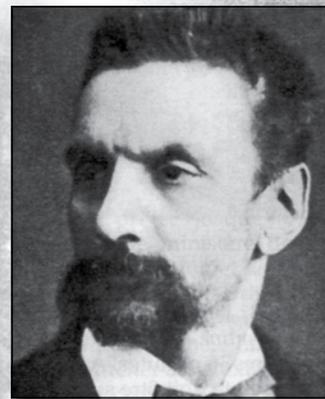
Géographie Universelle Quillet

loppement de l'électricité : on construit des câbles à Gerland, des moteurs et des transformateurs dans les ateliers de la Buire. La chimie continue à se développer grâce aux besoins du textile (teintures), de l'agriculture et de la vigne (engrais, sul-fate de cuivre) et des frères Lumières qui, depuis l'invention du cinéma en 1895, sont de grands producteurs de plaques et de papiers photographiques. Après la pre-mière guerre mondiale, la chimie est l'une des plus solides activités lyonnaises même si la pharmacie et les textiles artificiels occupent aussi une large place. Au cours des dernières décennies, le vi-sage de Lyon et de son agglomération a continué à se transformer. Vers 1900, la population de la ville s'est stabilisée autour de 450 000 habitants. La rive gauche du Rhône a véritablement débuté sa croissance sous le Second Empire, aux Brotteaux et à la Guillotière, quartier popu-laire constitué de maisons basses, long-temps en bois, et habité par des artisans ; cependant, à la fin du XIX^e siècle, de lon-gues avenues (comme celle de Saxe) at-tirent les demeures bourgeoises, particu-

lièrement autour de la nouvelle préfecture et sur les quais. Après la construction des quartiers des Charpennes et de la Vilette, l'expansion est bloquée par la commune de Villeurbanne que le maire Victor Au-gagneur songe à annexer en 1903. Ail-leurs, des aménagements urbains sont en-trepris : le quartier Grolée est aéré avant 1914, date à laquelle sont terminés les abattoirs de Gerland ; après la guerre, on construit le stade de Gerland, la cité des États-Unis (1832), l'hôpital de Grande-Blanche ; en 1934, l'hospice de la Charité est démoli. Quant aux nouvelles usines, elles se construisent sur les terrains plats : chimie à Saint-Fons, Décines et Vaulx-en-Velin, verreries et ateliers ferroviaires à Oullins...

Lyon et ses campagnes

En dehors de Lyon, l'industrie est éga-lement présente à Neuville, à Tarare, à Thizy ou à Villefranche. Mais c'est seule-ment à Givors qu'elle marque le paysage : au XVIII^e siècle, la verrerie y a fait son apparition ; au XIX^e siècle, ce sont les hauts fourneaux et les fonderies. Après



Louis-Pierre Mouillard

Né à Lyon le 30 septembre 1834, mort au Caire le 20 septembre 1897, Louis-Pierre Mouillard est considéré comme l'un des pères du vol à voile. Ses théories et ses expériences se basaient sur l'observation des oiseaux, activité à laquelle il se livra dès ses études à l'École des beaux-arts (à Lyon puis à Paris) et qu'il poursuivit lors de son séjour en Algérie (1856-1865) et de son installation en Égypte (à partir de 1866) quand il fut nommé professeur de dessin à l'École polytechnique du Caire. En 1881 parut *L'Empire de l'air*, livre d'ornithologie où Mouillard décrivait longuement les « oiseaux voliers », ceux pouvant voler sur de grandes distances sans battre des ailes. De ses observations, il déduisit les caractéristiques d'engins propres à supporter le poids d'un homme. Il développa ses idées dans un ouvrage publié après sa mort, *Le Vol sans battement* (1912), Mais Mouillard n'en resta pas à la théorie : déjà, en Algérie, il avait construit et testé des planeurs, l'un d'entre eux lui ayant même permis de faire un vol de 42 mètres (1865). En Égypte, connaissant parfaitement les travaux de ses contemporains (Dieuaidé, Le Bris, d'Esterno, Pénaud), il entre tint une correspondance suivie avec l'ingénieur américain Octave Chanute ; par son entremise, il déposa aux États-Unis, en 1892, un brevet intitulé *Means for aerial flight* (ledit brevet ne sera délivré que le 18 mai 1897). Par la suite, grâce au soutien de Chanute, Mouillard réalisa un autre prototype de planeur. Ses recherches ne passèrent pas inaperçues : les frères Wright déclarèrent avoir été influencés par celles-ci (Chanute les en avait informés). Et même si Mouillard n'avait pas compris l'importance des courants ascendants, son apport lui valut une belle notoriété : en 1912, un monument lui fut élevé à Hélopolis, près du Caire ; en 1922, son nom fut donné aux logements aména-gés pour les participants au premier congrès expérimental d'aviation sans moteur, à Com-begrasse (Puy-de-Dôme).



Conseils aux touristes

Aux touristes de passage désireux de voir en un minimum de temps ce que Lyon compte de plus intéressant, deux journées peuvent suffire à se faire une assez bonne idée de la ville. Mais à ceux qui souhaitent s'attarder, Lyon offre largement de quoi s'occuper. Les tramways facilitent grandement la visite et, le plus souvent, il n'est nul besoin de recourir aux autos de place.

Les distractions du soir sont rares en été : les théâtres et les cafés-concerts sont en partie fermés, mais il est possible d'entendre de la musique dans la plupart des grands cafés, au kiosque de la place Bellecour et au chalet du Parc de la Tête-d'Or. En hiver, le Grand-Théâtre offre une scène d'opéra très renommée. Le théâtre des Célestins donne des pièces de genre et les divers petits théâtres et music-halls sont un reflet de ceux de Paris, avec quelquefois des revues locales. Quant à la société des Grands Concerts, similaire aux Concerts Colonne à Paris, elle offre d'excellentes auditions. Enfin, on ne saurait trop conseiller au voyageur d'assister à au moins une représentation du Guignol lyonnais.

L'industrie automobile

© Cliché Bibliothèque municipale de Lyon - Fonds Jules Sylvestre - Cote S 1370



Atelier de pièces détachées pour automobiles

Depuis vingt-cinq ans s'est développée à Lyon et dans la région une fabrication qui est très probablement devenue aujourd'hui la principale de toutes : il s'agit de la métallurgie, et tout spécialement de la construction des automobiles. Les grosses machines à vapeur, le bruit perpétuel des marteaux et des riveteuses, les grands halls de construction mécanique étaient choses inconnues naguère et maintenant sont choses familières à tous les habitants de Lyon et de sa banlieue. Plusieurs firmes d'automobiles de tourisme qui comptent parmi les plus importantes de France et dont l'une a peut-être les usines les mieux installées qui soient en notre pays ; la fabrication des camions et poids lourds pour laquelle Lyon tient, et de loin, le premier rang ; la fabrication des carburateurs et autres accessoires d'automobile, telles sont les formes spéciales prises par la métallurgie lyonnaise.

Géographie Universelle Quillet

La chimie

© Cliché Bibliothèque municipale de Lyon - Fonds Jules Sylvestre - Cote S 2847



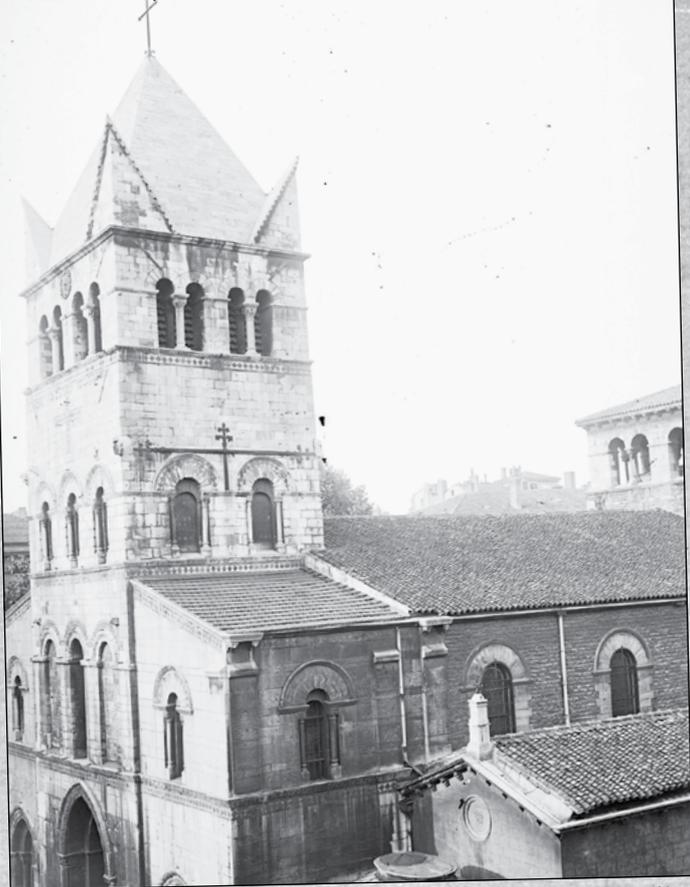
Laboratoire Ciba : préparatrices dans un grand atelier

On trouve à Lyon des fabriques de sulfate de cuivre, d'acide nitrique, de sels d'étain, de sels ammoniacaux, d'extraits de bois, d'acide tartrique, de couleurs minérales, d'engrais, de sulfure de carbone, de verdet, de phosphate de soude, de colorants d'aniline, d'eau oxygénée, de produits pharmaceutiques, de caoutchouc. La plus ancienne des fabriques de bleu d'outremer est située à quelques kilomètres de Lyon. Plusieurs firmes qui fabriquaient naguère les bougies stéariques se sont réunies en une société unique qui réalise une production très importante... La place de Lyon renferme les sièges sociaux d'une foule de compagnies de gaz d'éclairage. Les bureaux où ils sont concentrés dirigent parfois vingt ou trente de ces exploitations en France et à l'étranger.

V. Cambon

Mais la soie n'est pas, comme on le croit trop souvent, la seule fabrication de Lyon ; elle n'est même peut-être plus aujourd'hui la principale. Le tissage de la soie a déterminé la naissance de toute une série d'industries accessoires : apprêt, mise en œuvre, confection, boîtes et cartonnages, mais surtout de la teinturerie. Et c'est grâce à cela que Lyon est depuis très longtemps un centre chimique de premier ordre. C'est là qu'ont été inventés, par des Lyonnais, la fuchsine et les couleurs d'aniline, le bleu de lessive, les allumettes chimiques et les principaux procédés de fabrication du phosphore, sans parler d'autres produits chimiques dont l'usage est strictement limité à la guerre, mais qui ont fait à Lyon, pendant la grande épreuve, une réputation très spéciale au point de vue de la défense nationale. Avant la guerre on y trouvait déjà des fabriques d'acide sulfurique, ce « pain de l'industrie chimique », avec les pyrites dont le seul gisement français, celui de Chessy-Sain-Bel, se trouve aux portes mêmes de Lyon ; l'industrie extrêmement développée des colles et gélatines ; celle du phosphore et de ses dérivés ; celle, célèbre dans les deux mondes, des plaques et produits photographiques.

Géographie Universelle Quillet



La Basilique Saint-Martin d'Ainay

Basilique Saint-Martin d'Ainay

C'est la plus ancienne de la ville et, pour certains, la plus remarquable après la cathédrale. Consacrée en 1107 par le pape Pascal II, elle dépendait d'une abbaye bénédictine.

Extérieur. Il s'agit d'un édifice roman se composant de trois nefs de même hauteur, d'un transept avec une coupole octogonale sur la croisée, d'une abside et de deux absidioles. Au milieu de la façade se trouve un clocher carré, à trois étages, coiffé d'une pyramide quadrangulaire accompagnée, aux angles, de curieux acrotères. Jadis, ce clocher s'élevait sur un porche roman remanié au XIII^e siècle mais, depuis 1830 environ, il est encadré par deux porches latéraux qui donnent à la façade une apparence de lourdeur. Les murs sont décorés d'incrustations de briques rouges et blanches. Enfin, la croisée du transept est dominée par un massif clocher-lanterne.

Intérieur. Au-dessus de la porte intérieure du porche, on trouve une sculpture de Fabisch : le Christ et les Évangélistes. Les colonnes qui séparent les nefs sont d'origine antique, tout comme les quatre grosses colonnes monolithes qui soutiennent la coupole : celles-ci proviennent d'un temple dédié à Auguste qui se dressait au pied de la Croix-Rousse. Les chapiteaux des pilastres engagés dans les murs latéraux sont dignes d'intérêt, particulièrement ceux que l'on voit dans le chœur. La chaire est l'œuvre de Fabisch, le chemin de Croix celle d'Armand Calliat.

À droite s'ouvre la moderne chapelle de la Vierge : sur l'autel, on voit une statue réalisée par Bonnassieux et des bas-reliefs de Fabisch. On remarque aussi un confessionnal sculpté. À côté, c'est la chapelle Sainte-Blandine, avec sa nef voûtée en plein cintre et son abside recouverte d'un cul-de-four. Sa décoration moderne, en marbre, ne doit pas tromper : cette chapelle date de la même époque que l'église elle-même. Sous son abside, une crypte est creusée : rectangulaire, voûtée en berceau, elle est extrêmement ancienne.

Dans le chœur, on trouve une belle mosaïque du XII^e siècle, une mosaïque de Mora, un maître-autel au bronze doré réalisé par Poussiéguet-Rusand (1855), des fresques dues à Hippolyte Flandrin et des vitraux modernes.

À gauche, c'est la chapelle Saint-Michel, édifée en 1485. Ses colonnes sans chapiteaux se terminent par des gerbes formées par des arcs multiples qui soutiennent une voûte très élevée. Les verrières et les fresques sont modernes. Enfin, la chapelle des Fonds baptismaux a été réalisée avec des débris provenant de l'ancienne abbaye. Elle présente d'intéressants chapiteaux dont une partie date du XII^e siècle.

Le Chevet de la basilique Saint-Martin d'Ainay





Le Pont d'Ainay

© Cliché Bibliothèque municipale de Lyon - Fonds Jules Sylvestre - Cote S 440

de Bellecour, on voit au numéro 34 l'école supérieure de Commerce. Elle est installée depuis 1872 dans l'ancien hôtel Bertaud, construit au XVIII^e siècle par Claude Bertaud de la Vaure, voyer de la ville. Ce bâtiment fut successivement la résidence du gouverneur du Lyonnais et le siège de l'hôtel des Monnaies ; on peut y visiter les ateliers de tissage et le musée colonial (cf. page 87). À côté, aux numéros 30-32, on trouve le musée des Arts décoratifs (cf. page 88). Plus loin, sur la droite, à l'angle de la place Bellecour, c'est l'hospice de la Charité (cf. page 79). Contigu à cet hospice, on trouve l'hôpital militaire Desgenettes (cf. page 80).

Pour conclure ce tour d'horizon du quartier situé entre Perrache et Bellecour, il faut évoquer l'ancien hôtel de Varissan, à l'angle de la rue Sala et de la rue Boissac, qui fut longtemps le lieu de résidence du gouverneur de Lyon ; l'église Saint-François-de-Sales, au coin de la rue Sala et de la rue Auguste-Comte, construite en 1688 et restaurée en 1845 par A. Benoît, avec sa coupole octogonale, ses peintures de Denuelle et de Janmot, sa statue de l'Assomption

par Fabish ; le musée de la propagation de la Foi (cf. page 89) ; l'Institut catholique (cf. page 80) ; le monument du Dr Gailleton (ancien maire de Lyon mort en 1904), sur la place du même nom (la statue est l'œuvre de Vermare).

La place Bellecour

Nous sortîmes enfin de ce quartier surprenant ; et je fis la connaissance du Cheval de Bronze dont j'avais beaucoup entendu parler. Je crus devoir en informer Calixte qui me répondit : « Peuh ! » sans aucune explication.

Jean Dufourt,

Calixte ou l'introduction à la vie lyonnaise

[...] la place Bellecour étale sa magnificence... L'immense quadrilatère nu isole à son centre le Roy équestre qu'a sculpté Lemot... Et le ciel, et le sol, et les palais, et les jardins, et le cavalier de bronze, dégagent une même mélancolie uniforme et grandiose.

Claude Farrère

Des cryptes à sacrifices sous la presqu'île ?

Des rumeurs affirment qu'en certaines parties de la presqu'île, on trouve des caves profondes et des cryptes naturelles qui, de toute éternité, ont été le repaire des serviteurs du mal. Ils y auraient perpétré des sacrifices humains. Des sacrifices d'enfants.

De rares auteurs – particulièrement audacieux ou très imaginatifs – sont plus précis encore concernant ces légendes qui sont, évidemment, invérifiables. À l'époque romaine, des marchands s'étaient installés aux Canabae, zone correspondant approximativement au quartier d'Ainay. Le fait est admis, même s'il n'est évoqué que par l'épigraphie, aucun vestige archéologique n'ayant été découvert. Pour ces auteurs, certaines familles parmi les marchands, d'origine syro-phénicienne, auraient amené avec elles de sombres pratiques héritées de Carthage et de Tyr, voire de Corinthe : en secret, elles auraient sacrifié des nouveau-nés à des entités infernales comme Baal ou Moloch. Pire : ces rites n'auraient pas disparu avec leurs instigateurs. Ils feraient leur réapparition de loin en loin, lorsqu'un sorcier assez puissant parviendrait à réveiller l'un des démons endormis.

La rue Sala en 1926



© Cliché Bibliothèque municipale de Lyon - Fonds Jules Sylvestre - Cote 6849

La statue équestre de Louis XIV.

Sur la place Bellecour, où l'on situe par ailleurs le débarquement des quatre personnes qui, au IX^e siècle, seraient descendues d'un aéronef (cf. page 156), se dresse la statue équestre de Louis XIV. Elle aurait été placée de telle façon que le soleil, au solstice d'été, l'illumine de ses rayons avant de disparaître derrière la colline de Fourvière. Constatant cet événement solsticial, les amateurs férus de symbolisme avancent qu'il n'est pas dû au hasard, que la statue est le véritable épiscène de Lyon, qu'un nouveau *decumanus* peut être repéré, allant des Alpes à Fourvière en passant sous le ventre du cheval. Ils évoquent également l'inscription figurant sur le socle de l'ancienne statue (fondue sous la Révolution) : *Verae religionis adsertori*, qu'on peut traduire par « garant de la vraie religion ». Il s'agirait là d'une religion du soleil, des aspects solaires que comporte le christianisme.



Magasin Casset, rue de la République

© Cliché Bibliothèque municipale de Lyon - Fonds Jules Sylvestre - Cote S 789

La place Bellecour est une esplanade rectangulaire longue de 306,5 mètres et large en moyenne de 207 mètres ; au total, elle mesure 62.862 mètres carrés. Bordée, à l'est et à l'ouest, par deux façades construites en 1800, elle est couverte de jardins, de bassins, de fontaines (dotées de puissants jets d'eau). En son centre trône la statue équestre de Louis XIV, réalisée par Lemot et surnommée par les habitants « le Cheval de bronze ». L'aspect de cette place, au-dessus de laquelle on voit, à l'ouest, la colline de Fourvière et sa basilique, compte parmi les paysages les plus classiques de la cité.

Bellecour est la promenade lyonnaise à la mode et le rendez-vous des étrangers. À l'est, un pavillon abrite le Syndicat d'Initiative (cf. page 141) tandis qu'à l'ouest, un autre est occupé par le café-restaurant de la Maison Dorée (construite en 1856 par l'architecte Tony Desjardins, elle offre des décors peints par Joanny Domer ou sculptés par Fabisch). Un marché aux fleurs permanent se tient sur la face sud-est ; sur la face sud-ouest, on trouve un kiosque à musique. Créés au XIX^e siècle, les concerts y ont repris après la guerre de 1914, organisés par les Auditions lyriques de Bellecour (fondées en 1918 par Camille Servat et Félix Sully).



Sur le côté est de Bellecour, une façade monumentale s'étend de la place Antonin-Poncet (tête de ligne de trams) à la rue de la Barre (où se situe le bureau central des télégraphes et téléphones). Celle-ci conduit, à l'est, au pont de la Guillotière qui traverse le Rhône. Remanié à plusieurs reprises depuis le XIII^e siècle, on remarque que son arche centrale ne correspond plus au milieu actuel du fleuve.

De Bellecour à l'Hôtel-Dieu

À l'angle nord-est de la place Bellecour, de part et d'autre du café de la Paix, débudent les deux rues principales de la ville centrale : à droite la rue de la République, à gauche la rue de l'Hôtel-de-Ville.

La rue de la République a été ouverte par une compagnie immobilière sous le Second Empire. Cette large artère est bordée par les plus beaux magasins de la ville. Elle est très fréquentée, notamment entre 18 h et 19 h ou en soirée. Sa première partie va de Bellecour à la place de la République, un grand carrefour triangulaire dont le centre est occupé par le monument du Président Carnot, dû à l'architecte Ch. Naudin et au sculpteur H. Gauquié. Menant de cette place à la rue Paul-Chenavard, on trouve le passage de l'Argue. D'un style néo-antique et couvert d'une verrière, il a été percé en 1825 par l'architecte Vincent Farge. Abrisés du mauvais temps, les promeneurs s'y pressent aux Bouffes Lyonnaises et au théâtre de Guignol. De l'autre côté de la place, en biais, on trouve le passage de l'Hôtel-Dieu : plus récent (il a été ouvert en 1859 par Dubuisson de Christot) et plus important, il mène jusqu'au Rhône. Tous deux constituent de véritables galeries marchandes.

À droite s'ouvrent la rue Childebert qui mène au pont du Président-Wilson (reconstruit récemment dans des proportions monumentales) et la rue de l'Hôpital qui aboutit à l'église et à l'entrée principale de l'Hôtel-Dieu (cf. page 79).

La place des Célestins et la place des Jacobins

Partant de Bellecour, la rue de l'Hôtel-de-Ville est souvent considérée comme la plus remarquable artère moderne de la cité : presque toutes ses maisons possèdent de belles façades et d'intéressantes ornementsations, tandis que le commerce y est fort important. Si on commence à la remonter, on croise très vite la rue des Archers (à l'angle se situe le bureau central des postes). Celle-ci aboutit, à l'ouest, à la place des Célestins. S'y dresse, outre une fontaine en bronze, l'élégant théâtre des Célestins (cf. page 85). Cette place, avec ses cafés et ses cabarets, fait la part belle aux noctambules.

Si l'on continue la rue de l'Hôtel-de-Ville, on arrive sur la place des Jacobins. En son centre, on voit une fontaine en marbre blanc de Carrare, réalisée par l'architecte lyonnais Gaspard

La cour d'entrée de l'Hôtel-Dieu

André en 1886 dans un style Renaissance fortement inspiré de l'antique. Sous les arches de l'édicule central de la fontaine sont abritées quatre statues, œuvres de Desgeorges représentant de célèbres artistes lyonnais : l'architecte Philibert Delorme (1514-1570), le graveur Gérard Audran (1640-1703), le sculpteur Guillaume Coustou (1677-1746) et le peintre Hippolyte Flandrin (1809-1864).

De la place des Jacobins à la place Saint-Nizier



Sur la face nord de cette place des Jacobins, la rue de l'Hôtel de Ville se poursuit. S'y ouvre également la rue Centrale qui amène à la place Saint-Nizier.

Sur le flanc nord de Saint-Nizier, la rue de la Fromagerie (au numéro 3 est situé

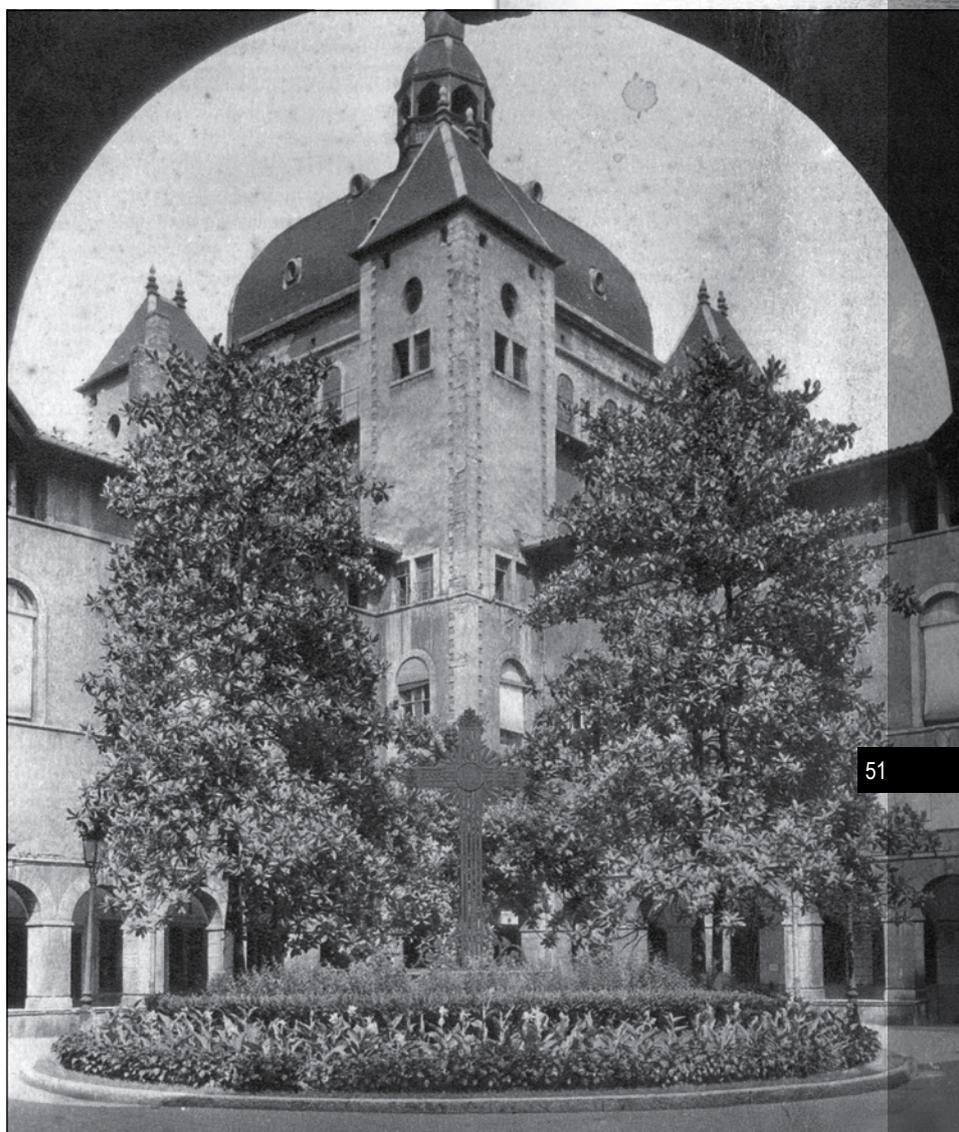


Chapelle de l'Hôtel-Dieu

Chapelle de l'Hôtel-Dieu de Lyon : vue plongeante sur la façade principale depuis un immeuble de la rue Confort, actuellement rue Professeur Louis-Paifique, 1637-1655

Cette chapelle, construite entre 1637 et 1650 par Ducelet, est librement accessible au public. Sa façade, dans le plus pur style Louis XIII, est flanquée de deux petits clochers à dômes. Au-dessus de sa porte, un bas-relief représente Notre-Dame-de-Piété. À l'intérieur de l'édifice, on trouve une statue de la Vierge en marbre blanc réalisée par Jacques Mimerel (qui est aussi à l'origine de la façade), une chaire ancienne en marbres de diverses couleurs, un Christ en croix de Sérangeli et une châsse de la martyre sainte Valentine.

© Cliché Bibliothèque municipale de Lyon
Fonds Jules Sylvestre - Cote S 2834



Hôpitaux

Hospice de la Charité

On peut faire remonter cet hôpital (qui compte de 1000 à 1200 lits ou berceaux) à la famine de 1531. Ses bâtiments, œuvre de Martellange, datent du XVII^e siècle. Son église, bâtie en 1617, a été restaurée en 1842. Au-dessus du portail, on voit le groupe symbolique du pélican ; les vitraux de Bégule retracent l'histoire de l'établissement. À l'intérieur, la chapelle, la salle du Conseil, la salle des Archives et la pharmacie présentent des boiseries et des œuvres d'art intéressantes.

L'hospice de la Charité est depuis longtemps l'objet de nombreuses critiques : on lui reproche de ne plus offrir des conditions normales d'hébergement, d'avoir des locaux trop vétustes et, parfois, on avance même que les soins y sont de mauvaise qualité. Ses activités seront transférées dans le nouvel hôpital de Grange-Blanche dont les plans ont été établis dès 1911 par Tony Garnier mais dont les travaux ont pris plus de temps que prévu. Leur terme paraît cependant tout proche. Quant aux bâtiments de la Charité, leur site conviendrait à l'édification d'un Hôtel des Postes digne de Lyon... Ils semblent donc voués à la destruction.

Hôtel-Dieu

Aussi appelé hôpital général des malades, il compte de 1000 à 1150 lits gratuits auxquels il faut ajouter quelques lits payants. Très modeste à l'origine, ne prenant vraiment de l'importance qu'au XVI^e siècle, il devrait prochainement être désaffecté et remplacé par le nouvel hôpital Édith Cavell ou de Grange-Blanche.

Le petit dôme, ses quatre pavillons et le cloître d'entrée sont du XVII^e siècle. La grande façade, sur le quai du Rhône, est longue de 325 mètres. Elle a été commencée en 1741 par Soufflot, interrompue avant la Révolution, reprise en 1820 et terminée seulement en 1842. Aux frontons des côtés de la façade, on voit les groupes du Rhône et de la Saône réalisés par Carle Elschoët. Au milieu et au-dessus du grand portail, on trouve les statues du roi Childébert et de la reine Ultrogothe, par Charles et Prost.

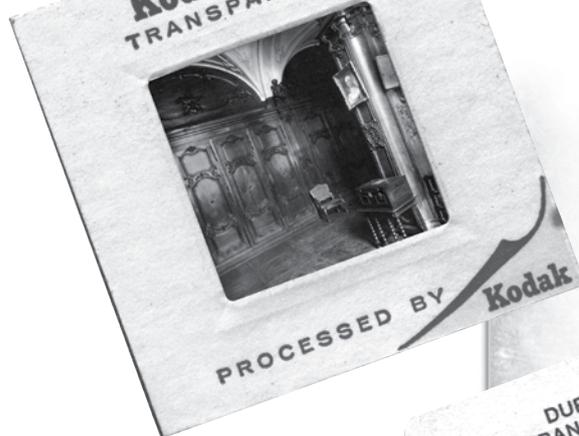
Si l'on demande l'autorisation à la direction de l'hôpital, il est possible de visiter le grand dôme. Et, dans le jardin de la pharmacie, on peut découvrir la pierre tumulaire d'Elisa Lee, belle-fille du poète Young, célébrée par celui-ci sous le nom de Narcissa.

Asile départemental d'Aliénés de Bron

Ouvert en 1876, il se situe à l'est de Lyon, sur le territoire de la commune limitrophe de Bron.

• Histoire

La première loi française sur le traitement des aliénés est celle du 30 juin 1838 : elle



Hospice de la Charité



L'avant-corps central et le grand dôme de Hôtel-Dieu de Lyon

© Cliché Bibliothèque municipale de Lyon - Fonds Jules Sylvestre - Cote S 3340





La fête des Merveilles

La fête des merveilles fut la plus fameuse fête lyonnaise du Moyen Âge. Elle fut instituée en l'honneur des martyrs, mais certains voient surtout en elle la christianisation des antiques fêtes solsticiales. Se déroulant en juin, elle mêlait, entre autres réjouissances, des messes, des processions dans la ville et une procession nautique sur la Saône. Mais elle fut finalement interdite, à cause de débordements que les autorités jugeaient trop païens. En effet, des taureaux étaient amenés sur le pont de Pierre puis précipités dans la Saône et finalement égorgés. On a considéré cette pratique comme une persistance du culte de Cybèle, jadis très populaire à Lyon, qui accordait une large place au sacrifice du taureau.

L'Elucidaire de Simon de Phares

En réaction à ce qu'il considère comme une injustice, Simon de Phares se lance, entre 1494 et 1498, dans la rédaction d'un ouvrage qu'il intitule *Elucidaire*. Il devait originellement s'agir d'une défense et d'une illustration de l'astrologie, afin de totalement la démarquer des arts superstitieux avec lesquels l'Église entendait l'amalgamer. Phares avait prévu trois parties : la première serait une liste exhaustive, depuis la nuit des temps jusqu'au XV^e siècle, des personnages ayant pratiqué l'astrologie ; la seconde évoquerait les influences célestes et l'art de l'astrologie proprement dit ; la dernière porterait sur les arts magiques et divinatoires que l'auteur, à l'instar des autorités ecclésiastiques et judiciaires, considérait comme superstitieux.

Toutefois, face à l'énorme quantité de documents à sa disposition, peut-être

C'est finalement le vendredi 13

octobre 1307, à l'aube, que les Templiers, accusés d'hérésie et d'idolâtrie, sont arrêtés et jetés en prison. Cela dans toute la France, Lyon y compris. Quant à leurs biens, ils sont mis sous séquestre. Il faut cependant attendre plusieurs années avant que Clément V, finissant par céder aux pressions de Philippe le Bel, ne donne le coup de grâce. Le 3 avril 1312, à l'ouverture de la deuxième session du concile de Vienne (dans le Dauphiné), le pape fait lire la bulle *Vox clamantis*. L'Ordre du Temple est supprimé par provision, dans l'attente du jugement définitif d'un prochain concile. Lequel ne se réunira jamais.

Partout – à l'exception de l'Aragon et du Portugal –, les Hospitaliers de Saint-Jean héritent des biens du Temple. Ils ne conservent pas la commanderie de Lyon : en 1315, ils la vendent au comte de Savoie. En 1407, elle est à nouveau cédée, cette fois aux Célestins.

La sorcellerie

On raconte que les premières sorcières se réclamaient de la déesse Cybèle et que, dès le haut Moyen Âge, c'est dans les ruines de son temple, sur la colline de Fourvière, que se réunissaient les sectes antichrétiennes et les adeptes lucifériens. Par la suite, des sabbats s'y seraient tenus, de même que dans les plaines et les landes de la Guillotière.

Ce n'est qu'à partir du XIII^e siècle que quelques cas de sorcellerie sont explicitement cités concernant Lyon et sa région. En 1212,

dans ses *Otia Imperialia*, Gervais de Tilbury mentionne le cas d'une femme volant sur son balai et qui, s'étant trompée de direction, plonge tout droit dans le Rhône et s'y noie. Jean Bodin, dans sa *Démonomanie* (publiée en 1580 et fréquemment rééditée par la suite) évoque une autre sorcière lyonnaise :

Il se trouva aussi à Lyon une Damoiselle depuis peu d'années, laquelle se leva la nuit, & allumât de la chandele print une bouëtte, & s'oignit, puis avec quelques paroles elle fut transportee. Son paillard estant couché avecques elle, voyant jouer ce mistere, prend la chandele, & cerche par tout, & ne la trouvant point, ains seulement la bouëtte de gresse, par curiosité de sçavoir la force de l'onguent, fit comme il avoit veu faire, & soudain fut aussi transporté, & se trouva au pays de Lorraine avec la compagnie des Sorciers, où il eut frayeur : mais si fort qu'il eut appelé Dieu en son aide, toute la compagnie disparut, & luy se trouva seul tout nud, qui s'en retourna à Lyon, où il accusa la Sorciere, qui confessa, & fut condamnee à estre bruslee.

Jean Bodin, *De la démonomanie des sorciers*

Sans cet onguent, il serait impossible aux sorcières de rejoindre le sabbat. En témoigne le récit du Benoît Maillard, grand prieur de l'abbaye de Savigny en Lyonnais entre 1460 et 1506. Une dénommée Claudine, enfermée dans l'abbaye, tente de s'enfuir le jeudi 25 novembre 1479, vers la septième heure de la nuit. Elle saute du sommet d'une tour mais, loin de s'envoler, elle tombe dans le vide, atterrit sur le toit de la maison du célerier, avec pour seule conséquence un mal de reins qui persiste durant quelques jours. D'après l'auteur, cette heureuse conclusion vient du fait que Claudine, en sautant, a demandé l'aide de la Vierge et de saint Michel... Peut-être est-ce aussi à cette prière qu'elle doit de ne pas avoir été inquiétée par l'inquisition.

À ces rares exemples – Lyon semble avoir été relativement épargné par la chasse aux sorcières, contrairement à la province voisine du Dauphiné –, il faut ajouter un phénomène étrange. Des chroniqueurs rapportent qu'en 1495, une épidémie de suicide sévit parmi les jeunes Lyonnaises. Celles-ci se pendent ou vont se jeter au fond des puits. Pour expliquer le phénomène, des auteurs du XVI^e siècle parleront d'insatisfaction sexuelle ; plus tard, l'historien Steyert, lui, évoquera des chagrins d'amour : les jeunes femmes étaient désespérées suite à la perte de leurs amis, partis avec la cour de France qui quitta Lyon à cette époque. Sans doute la contagion de l'exemple joua-t-elle aussi son rôle. Ce n'est cependant aucune de ces explications que retient l'Église au moment des faits. Non, elle voit là la marque du Malin, et, pour mettre un terme à l'épidé-

En résumé

L'histoire passée

Fourvière, colline sacrée des déesses mères

Depuis des millénaires, la colline de Fourvière est vouée au culte des déesses mères. On dit que le nom du plateau de la Sarra provient d'une divinité préhistorique ; les Gaulois consacrèrent l'éminence à Lug, mais l'on avance que Rosmerta n'en était pas absente ; en l'an 43 avant notre ère, fondant Lugdunum, les Romains inclurent dans son nom celui de leur propre déesse de l'abondance, Copia. Bientôt, le culte de Cybèle s'épanouit dans la capitale des Gaules, et d'aucuns prétendent que, durant le Haut Moyen Âge, c'est parmi les ruines de son temple que les sorcières célébrèrent leurs premiers sabbats. Dans les siècles suivants, une chapelle fut bâtie au sommet de la colline, dédiée à saint Thomas Becket et à la Vierge : cette dernière, dont le culte visait originellement à christianiser celui des déesses mères, s'est vite imposée, et sa basilique domine désormais la cité tout entière.

Shub-Niggurath, Grande Mère cachée

Cette puissance immuable d'une divinité féminine n'est pas un hasard. Des rumeurs circulent concernant l'existence d'un vaste lac souterrain au cœur de l'éminence sacrée : elles ne sont qu'un pâle reflet de la réalité. Il y a bel et bien un lac, mais aussi un sanctuaire remontant à des temps immémoriaux et consacré à Shub-Niggurath. Au cours des âges, certains l'ont vénérée sans le savoir, au travers de ses plus respectables masques. D'autres l'ont servie en toute connaissance de cause : von Junzt n'a-t-il pas décrit, dans le deuxième chapitre de ses *Unaussprechlichen Kulte*, un culte de la fertilité installé dans le sud de la France et adorant le Signe de la Chèvre à Trois Têtes, symbole sacré de la Déesse extérieuse ?

L'influence de Shub-Niggurath, insidieuse, s'exerce en premier lieu sur Lyon, nourrissant sa prospérité, dévoyant, aussi, certaines des petites religions qui s'y multiplient, semblables à ses Mille Chevreux. Mais il n'est pas impossible que cette pernicieuse influence s'étende beaucoup plus loin : Lyon, par bien des aspects

capitale française de l'ésotérisme, est aussi envisagée par divers auteurs comme une sorte de capitale occulte, cachée. Après tout, nombre de grands événements, nombre d'individus hors du commun s'y sont développés avant d'exprimer ailleurs leur plein potentiel.

Des cultes rivaux

Les adeptes de la Chèvre Noire, on le comprend, se satisfont de cette situation et font tout pour la maintenir, voire pour l'améliorer. Au contraire, d'autres, à l'instar des Celtes qui dédièrent Fourvière à Lug ou des chrétiens qui y installèrent la Vierge, tentent d'y mettre un terme. D'autres encore nourrissent des projets bien moins louables : plutôt que renverser la déesse, ils entendent la soumettre ou l'unir aux sombres divinités qu'ils révèrent. Ainsi, depuis l'Antiquité, a-t-on vu s'implanter à Lyon bien des sectes rivales ; dans le plus grand secret, elles complotent et s'affrontent, cherchent à croître en pouvoir et en fidèles.

Parmi celles-ci, on trouve les groupes des Ophites et des Mopses. Le premier, présent dès l'époque romaine, fut recréé en 1867 par Bernard Guivre, un serviteur dévoué de Yig. Le second fut implanté à Lyon en 1886 par deux sorciers allemands, Helena et Hans Hörner, serviteurs zélés de l'Homme cornu, un avatar de Nyarlathotep.

Yig, dieu de la fertilité ; l'Homme cornu, bouc des sabbats : quels meilleurs prétendants pour s'unir à la Chèvre Noire aux Mille Chevreux ?

L'Elucidaire

Les chefs des Ophites et des Mopses savent que l'année 1930 leur offrira l'opportunité tant attendue ; mais ils ne connaissent ni la date précise à laquelle l'Union pourra être célébrée, ni les modalités exactes de la cérémonie. Or, l'ouvrage susceptible de contenir ces précieuses informations reparait opportunément : l'*Elucidaire*, écrit par l'astrologue Simon de Phares à la fin du XV^e siècle mais depuis tombé dans l'oubli. Les fidèles de Shub-Niggurath y ont veillé, notamment en subtilisant les chapitres du livre les plus dangereuses pour leur culte.

En 1929, le docteur Ernest Wickersheimer publie pour la première fois la seule partie de l'*Elucidaire* conservée par la Bibliothèque nationale de Paris : un catalogue des personnalités ayant pratiqué l'astrologie au fil des âges. Des deux suivantes, pourtant annoncées par Simon de Phares dans son prologue – l'une contenant une description de l'influence des astres et les prédictions de l'astrologue, l'autre décrivant les arts divinatoires et des rituels magiques –, nulle trace. Cependant, à l'automne 1930, une conférence exceptionnelle est organisée par l'historien André Morin : il promet d'y faire d'extraordinaires révélations sur l'*Elucidaire*. Ne porteraient-elles pas sur ces fameux chapitres perdus ? Mopses et Ophites, bien décidés à le savoir, n'ont pas attendu la réunion pour agir. Dans le même temps, Jean Cabrillon, chef du culte de Shub-Niggurath, cherche un moyen d'identifier ses rivaux et de les mettre hors d'état de nuire.

Les scénarios en résumé

Scénario 1 : Les écrits perdus de Simon de Phares

Lors de sa conférence très attendue, en lieu et place des révélations promises, André Morin affirme que les chapitres manquants de l'*Elucidaire* n'ont jamais été écrits puis s'esquive rapidement. En enquêtant sur cet étrange comportement, les investigateurs vont rassembler des indices troublants : durant la semaine précédant la conférence, Morin n'avait plus donné signe de vie ; après celle-ci, il s'est volatilisé ; enfin, tout laisse à penser qu'il avait trouvé ce qu'il cherchait mais qu'il se sentait surveillé, sinon menacé. Ils vont ensuite parvenir jusqu'à Jean Cabrillon, un riche notable qui admet être le propriétaire des fameux chapitres. Malheureusement, ils ont disparu en même temps que le professeur et, craignant que des sectes ne tentent d'utiliser à mauvais escient le savoir occulte qu'ils contiennent, Cabrillon demande aux investigateurs de se lancer aux trousses des coupables. Bientôt, leurs soupçons se portent sur deux mystérieuses organisations : les Ophites et les Mopses.

Scénario 2 : Ouroboros

Si diverses sources écrites décrivent les Ophites du début de l'ère chrétienne, les présentant comme les adorateurs du serpent, aucune, excepté un roman intitulé *Cherchons l'Hérétique !*, ne mentionne leur présence à Lyon. Toutefois, deux événements vont mettre les investigateurs sur la bonne voie. D'abord l'enlèvement de Pierre Corbin, un jeune médium aux pouvoirs extraordinaires, qui a laissé comme indice

un dessin significatif où figure un énorme reptile. Ensuite, l'invitation reçue par Jean Cabrillon, qui émane de Bernard Guivre, un antiquaire spécialisé dans les objets amérindiens, et qui mentionne un petit-fils dont, jusqu'ici, personne ne soupçonnait l'existence. Enquêtant sur ce centenaire résidant dans un immeuble sur lequel courent bien des rumeurs, les investigateurs vont identifier les Ophites et le lieu où ils pratiquent leurs rites, et il leur faudra intervenir rapidement pour les empêcher de sacrifier Pierre Corbin au cours d'une effroyable cérémonie.

Scénario 3 : Sabbats mondains

Les Mopses, présents à Lyon depuis des décennies, sont sortis de la clandestinité quelques mois plus tôt, ouvrant un club où se pressent désormais de nombreux représentants de la bonne société lyonnaise. Après avoir obtenu un parrainage, les investigateurs y sont à leur tour admis et commencent par constater que les réunions sont aussi agréables qu'innocentes. Mais, une sinistre vérité se cache derrière ces si plaisants dehors : des soirées privées, réservées aux Mopses ayant atteint le rang de Compagnon, sont l'occasion d'excès et de débâches, tandis qu'un dernier degré, celui de Maître, demeure bien mystérieux. De plus, deux Mopses ont quitté le groupe quelques mois auparavant, l'un mourant peu après dans d'étranges circonstances, l'autre vivant depuis en reclus. En suivant ces pistes, les investigateurs vont découvrir que les chefs de l'organisation vénèrent l'Homme cornu et célèbrent en son honneur de terribles sabbats. Ils devront alors trouver le moyen de mettre un terme à leurs agissements.

Scénario 4 : Devant l'autel de la Grande Mère

En démantelant les sectes des Ophites et des Mopses, les investigateurs ont mis un terme à leurs crimes et récupéré les chapitres perdus de l'*Elucidaire*. Cependant, le pire reste encore à venir car ils ont servi sans le savoir les intérêts de Jean Cabrillon et du culte de Shub-Niggurath. Heureusement, des indices vont leur permettre de découvrir ce qui se trame : les écrits de Simon de Phares et des cauchemars révèlent l'existence, dans les entrailles de la colline de Fourvière, d'un lac souterrain et d'un sanctuaire voué à la Chèvre à Trois Têtes ; surtout, ils annoncent qu'un rituel sanglant va y être accompli dans la nuit du 12 au 13 novembre, juste après qu'aient été célébrées les noces de Blanche Cabrillon, et qu'il entraînera une terrible catastrophe. Pour les investigateurs, l'ultime épreuve consistera donc à localiser le sanctuaire et à empêcher que Shub-Niggurath n'y soit invoquée.

La part du vrai, la part du faux

Cette campagne s'inspire de plusieurs éléments authentiques : dans le prologue de son *Elucidaire*, publié pour la première fois en 1929 par le Dr Wickersheimer, Simon de Phares annonce bel et bien trois parties dont il décrit le contenu, mais les spécialistes s'accordent à dire qu'elles n'ont jamais été rédigées ; dans le roman intitulé *Cherchons l'Hérétique !*, publié en 1903 et contenant des informations réelles sur l'ésotérisme lyonnais, J. Esquirol mentionne la présence de Mopses et d'Ophites dans la capitale des Gaules ; concernant les Mopses, le texte de leur engagement sur l'honneur et la description de leur cérémonie d'admission ont été relevés dans des sources existantes ; enfin, la terrible catastrophe de Fourvière s'est effectivement produite dans la nuit du 12 au 13 novembre 1930.

L'aventure repose également sur des légendes ayant circulé à Lyon et dans sa région, comme les sabbats au sommet de la montagne des Eguillettes, les cryptes à sacrifices de la presqu'île et, surtout, le lac sous Fourvière. Concernant ce dernier, certains l'ont même jugé responsable de la catastrophe de 1930, ce qui a entraîné des recherches pour tenter de le découvrir. Elles se sont révélées vaines, mais les rumeurs à son sujet n'ont pas cessé pour autant.

Les autres éléments – les personnages, les événements, les liens des Mopses et des Ophites lyonnais avec des divinités du Mythe ou encore les prédictions et les rituels contenus dans les chapitres manquants de l'*Elucidaire* – ont été inventés pour donner corps à ces scénarios.